



SN1142-9216

La chronique de Julien Védrenne Cadre noir pour auteurs de polars

En 1991, les éditions du Seuil proposent à Robert Pépin de créer une collection de littératures policières. Pendant dix-huit années, avec « Seuil policiers », l'éditeur publiera plus de deux cents titres et révélera des auteurs prestigieux de Henning Mankell à Michael Connelly. Parti chez Calmann-Lévy fonder « Robert Pépin présente... », l'homme légendaire pour sa moustache et son stetson laisse la place à Marie-Caroline Aubert venue du Masque. Le jeu de chaises musicales des directeurs de collection est l'occasion de transferts d'écrivains. C'est ainsi que « Seuil policiers » accueille William Gay, petit favori de l'éditrice. Elle avait publié en 2010 *La Mort au crépuscule*, un roman gothique autant que fantastique merveilleusement traduit par Jean-Paul Gratiat. Elle publiera *La Demeure éternelle*, un roman âpre et noir dans la campagne profonde avec vengeance et trafic d'alcool. Après huit années passées à diriger l'emblématique collection, Marie-Caroline Aubert et les éditions du Seuil procèdent à son véritable et attendu lifting. Déclinée à l'instar de « Cadre vert », elle devient « Cadre noir » et délaisse sa maquette des années 1990 pour une autre plus dans l'air du temps à la typographie épurée et au noir intense et brillant de la couverture dans laquelle se fonde une photo en couleur. Si « Cadre noir » continuera à éditer des auteurs de l'ancienne mouleure comme Sam Millar, elle a définitivement la marque de Marie-Caroline Aubert puisque les deux premiers titres étrangers sont *En mémoire de Fred*, de Clayton Lindemuth et *Petite sœur la mort de*

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

LA SOUMISSION DE MICHEL HOUELLEBECQ

Voilà, enfin pour les pauvres, la version poche de *Soumission* sortie au tout début janvier chez J'ai lu, pile deux ans après l'attentat de *Charlie Hebdo*, qui marqua d'une pierre noire le début de la succession terrible de morts qu'il est inutile de détailler ici tant l'horreur est désormais inscrite dans notre histoire personnelle. On se rappelle combien la sortie grand format avait déchaîné les médias lors d'une campagne de promotion hors catégorie montée fin décembre 2014. Promo tragiquement interrompue par le carnage de *Charlie Hebdo* dont l'une des victimes, l'économiste Bernard Maris, proche de Michel Houellebecq, entendait le défendre lors de cette dernière conférence de rédaction. Maris ayant publié sur notre sulfureux auteur *incarnait* ainsi le lien entre *Charlie* et Houellebecq, et donc entre le combat contre l'islamisme et le romancier. Aussi n'était-il pas étonnant que Houellebecq ait été exfiltré et caché pendant un certain temps après l'attentat, accréditant soudain une sorte de pouvoir divinatoire par la littérature.

Sinistre surprise : sur les tables d'une grande surface culturelle, les piles de *Soumission* se retrouvent à côté des piles de *N'ayez pas peur de la vie*, sorti aussi chez J'ai lu début janvier, dernières élucubrations de la soit disant journaliste-médium Patricia Darré qui parle à Napoléon et prodigue force conseils aux vivants grâce aux morts. Ainsi en va-t-il des pouvoirs divinatoires... Nouvelle surprise : l'ex-sobre couverture beige du grand format Flammarion de *Soumission* avec son bandeau rouge affichant en gros le nom de l'auteur, est désormais remplacée, dans la version poche, par une photo étonnante et bien choisie : celle du sommet de la Tour Eiffel, doré par l'aube sur un ciel d'un bleu

pâle, et sortant d'une brume cotonneuse d'un tendre rose. Au sommet de l'antenne, un magnifique croissant doré transforme l'icône en nouveau minaret. C'est l'un des rares signes que l'édition poche inclut deux ans plus tard. Cette photo de Charly (!!) Lataste, photographe de paysage au grand angle, avait été choisie par *Libération*, le 31 octobre 2016 pour sa Une titrée « Tourisme l'état d'urgence. Après des années de beau fixe, le secteur est plombé par les attentats ». Flammarion a donc repris cette photo et l'a chargée numériquement avec son croissant sur l'antenne. À ce changement, il convient d'ajouter le bandeau rouge qui arbore maintenant la citation difficile « JE N'AURAIS RIEN À REGRETTER », dernière parole du héros narrateur qui n'est pas Houellebecq. Il y a aussi, en quatrième de couverture, un commentaire bancal du *bankable* Emmanuel Carrère. Voilà donc notre livre prophétique ! Lisons...

Hollande a été réélu en 2017 face au Front National. En 2022, au premier tour des élections présidentielles, l'extrême droite est en position de force, suivie par la Fraternité musulmane, un parti modéré conduit par le charismatique Mohammed Ben Abbas. La gauche, le centre et la droite font alors alliance avec lui pour contrer Marine Le Pen. Notre héros, François, est professeur à la Sorbonne spécialiste de Huysmans, auteur un peu décadent du XIX^e qui, au terme d'une crise mystique, se convertit et devint oblat dans un monastère. L'inspiration et la vie de Huysmans servent de fil conducteur au narrateur plongé dans une dépression tenace ou même les relations sexuelles bien détaillées avec ses étudiantes sont d'un ennuyeux à mourir. Des événements violents sont en cours ; lors d'une réception, on entend des explosions et des rafales mais le gouvernement étouffe l'information. Une ambiance oppressante monte (mais c'est peut-être la dépression) et François décide de s'enfuir après avoir transféré son compte dans une banque non française sur les conseils d'un prof appartenant au Bloc Identitaire. Sur l'autoroute déserte, il croise des cadavres dans une station service et prend pension dans un petit hôtel près de Rocamadour. Là-dessus, il rencontre par hasard une collègue qui a une maison dans le coin et dont le mari vient d'être viré de la DGSI. Notre





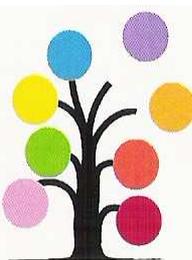
narrateur tente ensuite d'être touché par la grâce de la Vierge noire de Rocamadour avant de revenir à Paris et accepter d'être mis à la retraite par anticipation avec tous ses droits. Selon les conditions accordées par la Gauche et la Droite au nouveau président Ben Abbes (Bayrou étant un Premier Ministre de paille), la mainmise musulmane est accordée notamment sur l'Éducation Nationale avec la fin de laïcité. Pour enseigner à la Sorbonne, il faut désormais se convertir... Alors que les filles voilées envahissent les décors, le narrateur a le sentiment qu'une nouvelle ère commence (c'est là que le choix judicieux de la photo de couverture prend sens). N'a-t-il pas éprouvé un frémissement de plaisir avec une paire d'*escort girls*? Le chômage baisse, la criminalité aussi, Ben Abbes tend la main aux pays du Moyen-Orient pour rejoindre l'Europe. Un nouvel empire se tisse avec l'aide des pétrodollars. On offre au narrateur de diriger l'édition de Huysmans dans la « Pléiade », un poste mirifique et trois femmes choisies parmi les plus belles... Houellebecq fait du Houellebecq : un style enlevé, une intrigue décadente, errante et apparemment improvisée calquée sur l'esprit en dépression d'un intellectuel tourné vers le passé, la bouteille et le sexe. Il plaque des pavés de conversations démonstratives avec l'ex-chef de l'espionnage intérieur et le directeur de la fac. C'est un fourre-tout parfaitement autocentré sur le narrateur, marionnette de l'auteur qui entretient la confusion du discours. Il y a sans doute des clés et, oui, sous ses dehors désabusés, c'est une fable mal fichue qui fait réfléchir. Comme le dit si mal Emmanuel Carrère en quatrième de couverture, Houellebecq « pense l'espèce d'énorme mutation que nous sentons tous en cours sans avoir les moyens de l'analyser ». Bouillie dans notre cerveau. Bouillie dans celle des terroristes.

Michel Amelin

Suite de la page 1

William Gay. Le premier, découvert avec le puissant western contemporain Une contrée paisible et froide (2015) propose une histoire de vengeance de la part d'un bouilleur de cru chez les ploucs. Le second, signé de façon posthume une enquête littéraire à l'esprit gothique et fantasmagique avec une maison hantée en toile de fond. Ajoutons, que Philip Kerr, transfuge du Masque, débarque à son tour, et que les Kellerman sont définitivement publiés en marge de la collection avec force gaufrage (les lettres qui apparaissent en relief). Les chamboulements ne s'arrêtent pas là. Conscientes que les auteurs français étaient absents de la collection initiée par Robert Pépin (à l'exception notable de Brigitte Aubert, aucun lien de parenté avec Marie-Caroline Aubert), conscientes du renouveau des littératures policières françaises, les éditions du Seuil ont fait appel à Gwenaëlle Desnoyers, alors éditrice chez Baleine des « Poulpe » (tout comme Stéphanie Delestré partie cinq ans plus tôt chez Albin Michel), pour épauler Marie-Caroline Aubert, plus « internationale ». Son apport n'a pas tardé à porter ses fruits puisque Antoine Brea sort Récit d'un avocat, un très court roman sur le parcours d'un jeune avocat qui se voit amener à côtoyer des membres du PKK en périphérie du monde carcéral de l'Est français. Un roman très littéraire et très sombre. En mai sortira un roman de Franz Bartelt, un auteur aussi génial que malheureusement peu reconnu. Cette évolution témoigne de la bonne santé des littératures policières et du renouveau d'un intérêt pour les auteurs français. On ne s'en plaindra surtout pas !

Julien Védrenne



la Sadel

Coopérative au
service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -
Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

Martine lit dans le noir

Interview Oliver Gallmeister

Les livres sont les pièces d'un puzzle qui dessine l'Amérique

Au lendemain de l'accession de Donald Trump à la présidence des États-Unis, Oliver Gallmeister (1), fondateur de la maison d'édition qui porte son nom, commente cette élection et le rôle de la littérature américaine qu'il édite.

Suite au résultat du vote des grands électeurs, Donald Trump vient d'accéder à la présidence des États-Unis. Quel regard portez-vous sur ce scrutin ?

Oliver Gallmeister : Dans les faits, l'Amérique n'a pas voté pour Trump, puisque Hillary Clinton comptabilise deux millions et demi d'électeurs de plus. L'erreur est dommageable ; le système politique des États-Unis est déficient de ce point de vue, et c'est la deuxième fois que cela se produit en moins de quinze ans puisque Georges Bush avait gagné contre Al Gore dans les mêmes conditions. Notre perception des États-Unis est assez erronée. On l'imagine à travers ce qu'on en voit au cinéma et la majorité des fictions commerciales. Or, les États-Unis sont un pays pauvre, aux inégalités criantes et technologiquement pas très avancé. Ce pays ne se réduit pas à Apple et Hollywood. Mais l'Amérique est très douée pour vendre cette image fantasmée d'elle-même. Je vais chaque année aux États-Unis, dans cette Amérique du milieu, entre les côtes Est et Ouest où l'actualité sociale est brutale, inégalitaire. C'est cela qui

s'est transcrit dans le vote. Mais il serait faux de dire que ce sont les petits blancs racistes qui ont voté Trump. Ce serait méprisant pour une partie de la population. Dans le vote Trump, il y a des Hispaniques, des noirs, des femmes, des riches. Le problème est global.

Est-ce de cette Amérique dont parlent les livres que vous éditez ? Et considérez-vous que cette littérature était annonciatrice du résultat des élections présidentielles ?

Oliver Gallmeister : Globalement oui, et c'est ce qui m'intéresse dans la littérature américaine, une littérature qui nous parle de l'Amérique et présente le pays tel qu'il est et non tel qu'il veut se montrer. Une littérature qui parle de ce qu'est l'Amérique et de sa place dans le monde. Il y a plus d'américanité dans les romans noirs tels que ceux de Benjamin Whitmer, Jon Bassoff et autres que dans les produits commerciaux et formatés. L'Amérique se cache là, à travers ces écrivains, ancrés dans leur territoire, dans un pays qui est encore en devenir. Chaque livre constitue la pièce d'un puzzle à travers lequel on voyage et qui, *in fine*, dessine l'Amérique telle qu'elle est réellement. Une des fonctions clés de la littérature est de nous interroger sur qui nous sommes et notre place sur cette planète.

Voyez-vous un parallèle avec la littérature européenne ?

Oliver Gallmeister : À la différence de la littérature européenne, la littérature américaine est très récente. Je la situerais au début du XIX^e siècle. Il y a des points communs bien sûr avec la littérature européenne, mais toute littérature s'inscrit dans une tradition locale, avec des références spécifiques liées à sa culture, son territoire. Pour ce qui est de la littérature américaine du catalogue Gallmeister, deux axes se dégagent et en font sa spécificité. Le premier, c'est le rapport à l'espace. Le *nature writing* a pour vocation de mettre cela en avant. L'autre aspect, c'est le regard critique sur la société tel qu'a pu l'initier Fenimore Cooper dont les œuvres constituent, à mon sens, la matrice de la littérature américaine : le rapport à la nature et la création de la mythologie américaine qui va donner le western dans un premier temps et le roman noir ensuite.



Comment est reçue cette littérature aux États-Unis et en France ?

Oliver Gallmeister : Certains des livres que nous avons publiés ont reçu des prix. D'autres ne sont pas du tout connus, et nous les publions en primeur. D'une manière générale, les Français sont meilleurs lecteurs que les Américains. L'approche culturelle et éducative est différente. Un candidat aux États-Unis a plus de chance de se faire remarquer photographié avec une canne à pêche ou une arme qu'avec un livre. La place du livre est moins présente, le réseau est nettement moins développé outre-Atlantique. New York par exemple ne compte que trente librairies ; il y en a quatre cent cinquante à Paris.

De quoi parle déjà – ou parlera demain – la littérature américaine ?

Oliver Gallmeister : La littérature américaine est très réactive, très impliquée dans le concret. On voit arriver des livres sur la guerre en Irak ; on trouve des choses sur la place des États-Unis dans le monde, qui traitent de géopolitique, du terrorisme, de la crise, de l'environnement. Il suffit de lire l'actualité internationale d'aujourd'hui pour savoir ce qui sortira demain. Mais bien sûr, tant qu'elles subsisteront, les inégalités et la misère urbaine et rurale resteront des thèmes prégnants qui donneront une très grande littérature noire.

Propos recueillis par Martine Leroy-Rambaud

(1) Repères

Né en Corrèze en 1970, Oliver Gallmeister a fondé sa maison d'édition en 2006 avec d'entrée une spécificité pour la littérature américaine des grands espaces et le roman noir.

Gallmeister a édité près d'une centaine d'auteurs anglo-saxons, parmi lesquels Craig Johnson, Trevanian, Ross Macdonald, David Vann, Larry McMurtry, James Crumley, etc.

La maison au logo de patte d'ours (pour illustrer le lien avec les grands espaces) a également développé une collection de livres de poche, « Totem ».

En 2017 sera rééditée l'œuvre de Fenimore Cooper et en particulier, en septembre, chez « Totem », une nouvelle traduction de son roman *Le Dernier des Mohicans*. François Guérif, qui a dirigé pendant trente ans la maison d'édition Rivages et qui a pris sa retraite en décembre dernier apportera sa collaboration.

PRIX LITTÉRAIRES

MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2017

Ce prix, créé par Georges Rieben, est décerné depuis 1972 par un jury composé actuellement de 33 critiques spécialisés (dont 5 collaborateurs de la Tête en Noir) .

Le **PRIX MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2017** est attribué à **Cloé MEHDI** pour *Rien ne se perd* (Jigal)

Le prix **Mystère de la Critique "roman étranger"** a été attribué à **Don WINSLOW** pour *Cartel* (Le Seuil)



EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Révolution, de Sébastien Gendron. Albin Michel. 19.90 €. Sur un malentendu, un intérimaire sans illusions assiste à un règlement de compte entre truands avant d'être obligé de tuer pour sauver sa carcasse. Engagée pour détruire un calvaire, une quadragénaire revenue de tout devient la cible d'une bande d'intégristes enragés qui rêvent de lui faire la peau. La rencontre de ces deux éclopés de la vie ne peut être qu'explosive. Sébastien Gendron s'y entend pour imaginer des personnages englués dans une existence banale et sans relief mais capables de rebondir sur l'idée un peu farfelue qu'on peut décréter la révolution. Un roman pour le moins original et décapant !

Jean-Paul Guéry

Artikel Unbekannt dissèque pour vous

Étrange séduction : Fakirs, d'Antonin Varenne

Étrange séduction est le titre français d'un film de Paul Schrader sorti en 1991. Le rapport avec ce *Fakirs*? Aucun. Hormis le fait que, justement, ce roman noir d'Antonin Varenne s'avère aussi étrange que séduisant. Très troublante est en effet l'histoire d'Alan Mustgrave, ancien *marine* accro à l'héroïne reconverti dans les performances extrêmes à base de suspensions et d'automutilations. Sauf que l'histoire d'Alan, on n'en connaît que des bribes. Et pour cause : le fakir a trouvé la mort sur scène dans des conditions épouvantables. A priori, il s'agirait d'un suicide. Mais son vieux copain John n'en est pas convaincu. Pas plus que le commissaire Guérin, spécialiste de ce type d'affaire au 36, quai des Orfèvres.



Commencent ainsi deux enquêtes parallèles, l'une officielle et l'autre beaucoup moins. Deux enquêtes qui vont finir par se croiser, non sans avoir emprunté au préalable des chemins de traverse pour le moins inattendus. Car Antonin Varenne ne cesse de rebattre ses cartes pour mieux prendre le lecteur à contrepied. En effet, on aurait pu imaginer que John, en rupture de société et vivant dans une tente à l'instar de ses parents hippies, ne présenterait pas un profil aussi rigoureux qu'un commissaire de police expérimenté. Belle erreur ! Non seulement l'Américain se révèle tout à fait à la hauteur de la situation, mais le vieux Guérin, hanté par ses obsessions paranoïaques,

semble perdre pied peu à peu.

Il faut dire qu'il n'a pas la vie facile, Guérin. Entre sa Grande Théorie (il s'est persuadé que deux hommes et une femme seraient à l'origine de la plupart des « suicides »), Churchill, son perroquet déplumé et radoteur, son adjoint Lambert qui parfois semble avoir douze ans d'âge mental et l'horrible affaire Kowalski, il traîne un certain nombre de casseroles. John, en revanche, est plus équilibré – ce qui tombe plutôt bien, pour un ancien psychologue. Et il en faut, de l'équilibre, pour éviter les pièges dissimulés par la mort d'Alan.

Heureusement pour lui, il va faire une rencontre qui s'avérera capitale : un ancien truand reconverti en gardien de parc. Un personnage exceptionnel, auquel Antonin Varenne donne les traits de l'un des plus grands auteurs américains contemporains : ceux d'Edward Bunker. John ne l'appellera d'ailleurs pas autrement. Bunker, et son chien Mesrine. Un double hommage qui jamais n'induera une distance préjudiciable à l'impact du roman. Au contraire, la peinture du vieux voyou et les mots qu'il utilise sont d'une justesse incroyable.

La force tranquille dégagée par « Bunker » permet ainsi d'apporter une espèce de stabilité bienveillante à un univers qui en a bien besoin. Parce que sans lui, ça tanguerait de partout. Un attaché d'ambassade amateur de spectacles limites, une crapule de la CIA adepte de pratiques répugnantes, des racailles de banlieue prêtes à tuer sur commande, des flics ultraviolents protégeant de honteux secrets et, bien sûr, le vieux Guérin hanté par sa Grande Théorie, qui se gratte le crâne jusqu'au sang, comme pour mieux en extraire ses idées folles.

Fakirs est donc un roman étrange. Mais un roman séduisant. Antonin Varenne y prend des risques en fusionnant plusieurs histoires a priori sans lien entre elles, bouscule la forme en changeant de style selon les protagonistes en présence, et fragmente sa narration en l'émaillant de séquences hallucinées. Des choix audacieux, qui se révèlent payants, car l'auteur n'en néglige pas pour autant l'essentiel : son histoire. Et une histoire portée par des personnages aussi forts que Guérin et « Bunker » ne peut laisser indifférent. En tout cas, je sais déjà que pour ma part, je ne les oublierai pas.

Artikel Unbekannt

LE BOUQUINISTE A LU

Les Nombreuses vies de Nestor Burma, de Jacques Baudou aux Moutons Électriques

Cet ouvrage, une vieillerie sortie en 2010 (j'essaie désespérément de raisonner comme un animateur de Skyrock – c'est une expérience !) est une monographie de Nestor Burma réalisée par Jacques Baudou aidé en cela par quelques sbires d'intérêt comme les encyclopédiques Marc Madouraud et André-François Ruaud entre autres, ces hommes de l'ombre de notre culture alternative qui gardent la mémoire et l'esprit des écrits passés et qui par moment nous font le plaisir de partager leur foisonnante culture par des ouvrages de ce type. Jacques Baudou est un essayiste au passé universitaire scientifique dont on peut observer la marque dans le plan de travail de ce splendide essai sur Nestor Burma. Burma. Oui ! Pas Léo Malet.

L'écrivain libertaire (discutable) n'apparaît effectivement que comme reflet dans cette biographie de son héros et c'est tant mieux, l'homme ayant été tant de fois décortiqué par d'excellents biographes dont Francis Lacassin avec *Sous le masque de Léo Malet : Nestor Burma* chez Encre qui reste ma préférée (mais je suis totalement subjectif).

L'ouvrage est une biographie créée au travers de la vie du héros, rassemblant en vrac des informations remontées des romans, croisées avec des éléments biographiques de l'auteur. On y retrouve donc les fréquentations des milieux anarchistes, la guerre d'Espagne dans les colonnes internationales, l'amitié liée avec les milieux surréalistes et bien évidemment tout le Paris des années 1940-1950-1960, avant les transformations qui dégoûteront l'écrivain de continuer « Les Nouveaux mystères de Paris », ce qui laissera orphelins de bien trop nombreux arrondissements. La promenade est on ne peut plus plaisante et témoigne littéralement de la richesse de ce personnage hors-normes de la littérature policière française.

Suivent une énumération et analyse des adaptations au cinéma, à la radio, à la BD et à la télévision. Dont l'indéboulonnable adaptation télé avec Guy Marchand dont le cabotinage incessant et le peu d'intérêt qu'il montre à son rôle, amoindrissent la qualité de la pourtant comestible adaptation. On rêverait d'une série en costume jouée par un acteur digne, lui, d'intérêt. Pour la BD, je ne peux m'empêcher de citer les adaptations de Tardi, avec ce héros au visage si doux (et au comportement si grognon !) qui colle



à l'ambiance romanesque d'une manière qui frise la magie.

La partie suivante nous donne un inventaire distrayant des détectives « rivaux » de Nestor, essentiellement d'origines anglo-saxonnes dont quelques uns (rares !!) dont j'ignorais l'existence. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage met en exergue l'un des pseudos américanisés de Léo Malet, Frank Harding pour son héros Johnny Métal qui avait bénéficié de splendides couvertures de Monsieur Jean-Claude Claeys chez NéO dans la collection « Le Miroir obscur ». L'ensemble de l'ouvrage bénéficie d'une magnifique iconographie, partagée par des photos de Paris de Jean Ruaud et de nombreuses illustrations d'affiches, de bandes-dessinées. Le tout est parsemé des petites phrases de Nestor Burma qui n'ont rien à envier à celles d'Audiard, d'ailleurs je finirai cette chronique par l'une d'elle :

À un médecin : « *Sans posséder votre science, je sais reconnaître un macchabée d'un type qui court après l'autobus.* »

Jean-Hugues Villacampa



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

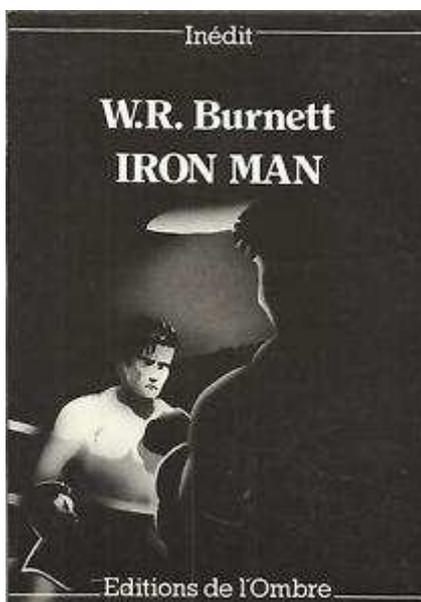
Dans la bibliothèque à Pépé

La chronique de Julien Heylbroeck

Iron Man, de W.R. Burnett. Éditions de l'Ombre

Collection « L'Introuvable », n°4, 1988

Il a fallu attendre près de soixante ans pour découvrir enfin ce roman de William Riley Burnett dans la langue de Toubon. Iron Man n'est pas à proprement parler un polar. Cependant, c'est un portrait sans concession de la société américaine des années 1930, de ce monde en crise, violent et sans pitié, dans lequel chacun cherche à survivre en tirant son épingle du jeu. De fait, on peut aisément qualifier ce titre de roman noir.



Iron Man, c'est d'abord le surnom de Coke Mason, un prolétaire américain sorti de la misère des usines de Chicago par un manager roublard et alcoolique pour boxer sur les rings. Refusant les combats truqués, doté d'un crochet

dévastateur, Coke, le champion du peuple, va gravir les échelons un à un, jusqu'à la ceinture suprême de champion du monde. Mais une fois riche et célèbre, une fois sa femme, qui l'avait plaqué pour jouer les star-lettes sur la côte Ouest, revenue, va-t-il réussir à rester lui-même, à rester au sommet ? Mason n'est pas Lennie Small, mais il est sacrément naïf, amoureux fou, honnête, franc et a un sens de l'amitié sans faille. Autant dire que noyé dans la faune de joueurs professionnels, de parieurs véreux, de bootleggers, de la bonne société hypocrite et intéressée, il aura fort à faire pour ne pas sombrer. Aisément manipulé par sa femme qui en profite pour le monter contre son manager pour mieux pouvoir placer son amant, le boxeur mène grand train et son titre est en péril...

Burnett a côtoyé tout ce petit monde alors qu'il était réceptionniste dans un hôtel, à Chicago

après avoir écrit cinq romans que les éditeurs boudaient. Et ce vécu infuse tout le récit, avec cette galerie de personnages plus vrais que nature, qui évoluent dans ce microcosme fait de sport, de magouilles, de paris et d'annonces médiatiques savamment orchestrées. La vie quotidienne du champion, ses entraînements auxquels sont conviés la presse, ses relations compliquées avec son manager et ses coachs, la manière dont sa femme volage le mène en bateau sont autant de scènes qui transportent le lecteur à l'époque et en ces lieux, dans un style descriptif, dénué de gras et très efficace. Avec Burnett, on ne perd pas de temps en lyrisme pompier et en métaphores oiseuses, on avance dans l'intrigue avec une régularité de métronome et une prose qui vise juste.

Ce roman a inspiré deux films, le premier réalisé par Tod Browning, en 1931, soit un an après la sortie du roman. Le second, un remake éponyme (eh oui, déjà) fut produit par Universal en 1951, et réalisé par Joseph Peavney.

Julien Heylbroeck

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Cet été-là, de Lee Martin. Ed. Sonatine - 21 €. Katie, 9 ans, avait disparu sur le chemin de la bibliothèque et trente ans plus tard, alors que l'énigme reste entière, les personnages principaux du drame témoignent tour à tour. Ainsi, le frère de Katie, un adolescent observateur ou le vieux professeur de mathématiques, célibataire, qui vouait à la fillette une affection équivoque. Ou encore le nouveau compagnon de la voisine, une récente veuve, qui inspirait méfiance et crainte dans tout le quartier. L'atmosphère oppressante de ce brillant roman noir tient justement à la troublante ambiguïté des narrateurs qui racontent chacun leur vision de la situation.

Jean-Paul Guéry

ANCIENS NUMEROS

Il reste quelques exemplaires des numéros (*liste imparfaite*) 17 à 34, 53 à 76, 78 à 185.

-> **Le lot d'une centaine d'anciens numéros : 10 € (chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry au siège du fanzine...)**

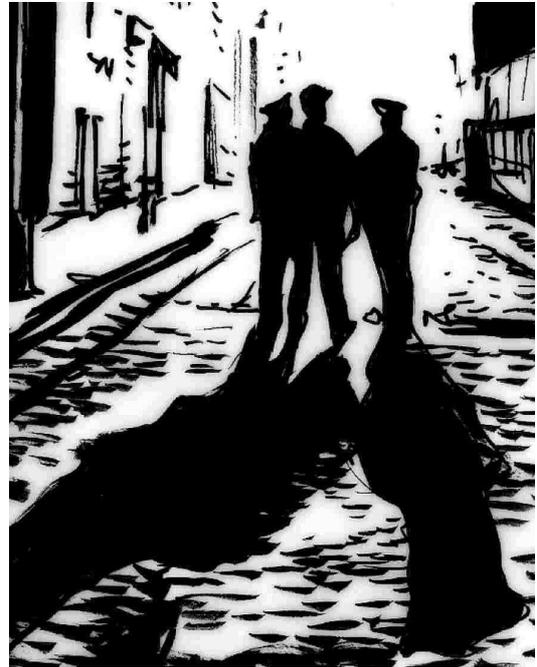
LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Courts...

30 ans de « Rivages-Noir », retraite de François Guérif – aussitôt contredite par l'annonce de sa collaboration avec les éditions Gallmeister – on ne sait pas trop ce que va devenir la collection mythique. Les premiers éléments sont apparus avec l'arrivée au catalogue de La Manufacture de Livres de trois peintures française du catalogue au plus de 1 000 titres

Honneur aux anciens avec Tito Topin qui, à plus de quatre-vingts ans, n'a rien perdu de sa verve et surprend avec une anticipation religieuse qui fait froid dans le dos. « Sous l'impulsion des États-Unis, de l'Arabie Saoudite, et d'Israël les États, lassés des guerres interconfessionnelles, ont décrété que l'ennemi n'était pas celui qui pratiquait une autre religion que la leur, mais celui qui n'en avait aucune. » Tel quel. Moralité : le monde est facile à gérer, binaire, religieux ou pas, ennemi ou non. En France, les choses sont simples, les réfractaires, on les spolie, on les déchoit de la nationalité et on les exile. C'est comme ça que Boris Prévert, journaliste n'ayant cessé de dénoncer toutes les formes de fanatisme religieux, va fuir vers le Portugal avec, dans son sillage, un amour contrarié, une femme sur le point d'accoucher, un vieux braqueur en tous genres, et sur ses traces une femme flic à la position ambivalente et un tueur... Sombre, désespéré, mais entrecoupé d'humour, ce court roman est une grande réussite.

Quatre ans après son dernier roman (*Vostok*, Rivages), Jean-Hugues Oppel continue son exploration des sous-sols africains. Cette fois-ci, c'est le Nord-Kivu, d'où on extrait la cassitérite, qui rapporte aujourd'hui ce que le coltan rapportait hier. Toutes les convoitises sont attisées et on y trouve des trafiquants en tous genres, et Lucy Chan, analyste à la CIA. Mais le livre se passe aussi sur d'autres fronts, les États-Unis et l'Angleterre, avec deux autres personnages : Falcon, un tueur à gages vieillissant qui songe à raccrocher et Mister K, un inconnu que tout le monde aimerait démasquer car il affole le monde boursier avec newsletters détonantes. Du grand Oppel, *as usual*, mais le livre ne fait que deux cent quarante pages. Donc, un conseil, consommez avec modération. Plus court, mais à consommer d'une traite cette fois-ci, *Albuquerque*, de Dominique Forma. Le scénario tient sur un timbre poste : Jamie a balancé un parrain de la mafia new-yorkaise. Il vit à Albuquerque sous programme de protection fédérale des témoins. Repéré, il doit fuir avec sa femme. Mais c'est lorsque le pitch est aussi ténu qu'on mesure la puissance du romancier. Dominique Forma nous livre une



plongée noire et sèche en Amérique avec cette *novella* serrée qui rend avec brio le pays et les couples qui se délitent.

Christophe Dupuis

Albuquerque, de Dominique Forma. La Manufacture de livres.

19 500 dollars la tonne, Jean-Hugues Oppel. La Manufacture de livres.

L'Exil des mécréants, Tito Topin. La Manufacture de livres.

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

Prendre les loups pour des chiens, d'Hervé le Corre. Rivages. 19.90 €. En lieu et place de son frère, c'est sa belle sœur Jessica qui attend Franck à sa sortie de prison, car Fabien est parti en Espagne pour traiter une affaire. Recueilli par la famille de Jessica qui vit dans une maison isolée de la campagne bordelaise, Franck découvre un clan de psychopathes dangereux vivant de coups tordus et de minables trafics, mais d'où émerge l'innocence de la petite Rachel, huit ans, qui dissimule une blessure secrète. Embarqué dans une sanglante guerre avec un gang de gitans, Franck sombre dans cette violence ambiante et destructrice. Un roman terrible, impressionnant de noirceur et de désespoir.

Jean-Paul Guéry



imaJn'ère 2017

Salon littéraire et graphique

Entrée libre

les 8 et 9 avril 2017

Salons Curnonsky à Angers

(6 Place Maurice Saillant – derrière la Poste centrale)

Organisée par L'association des littératures populaires et de l'imaginaire, le festival imaJn'ère 2017 fait la part belle à la SF et au Fantastique mais aussi au polar... Suivez les mises à jour sur <http://imajnere.blogspot.fr/>

Les invités

ARTISTES :

Hommage à Isabelle ARNOULT (Photo)
CHRIS (Sculptures métal).
Jacques PINBOUEN (Photo)

ÉCRIVAINS :

MELIOR ASCARIDE
JULIEN BLONDEL
ROBERT DARVEL
LIONEL DAVOUST
DOMINIQUE FORMA
THOMAS GEHA
JULIEN HEYLBROECK
ROMAIN D'HUISSIER
HERVÉ JUBERT
ERIK L'HOMME
HÉLÈNE LARBAIGT
JEAN-MARC LIGNY
SANDRA MARTINEAU
SIMON SANAJUHAS
BRICE TARVEL
DANIELLE THIÈRY
LAURENT WHALE
PHILIPPE WARD

Les tables rondes

- Rencontre avec Jean-Marc Ligny animé par Patrice Verry
- De Moorcock à Blondel, le cheminement scénaristique animé par JHV
- L'évolution de la figure du pirate depuis la terreur des océans au donneur d'espoir et faiseur de rêve animé par PM
- Les femmes et le polar animé par Jackie Hoareau

Animations

- **Jeu de rôle** par Julien Blondel "Les démons de Vermine, Arnaud Cuidet "Metal Adventure", Et Jérôme Vershueren " et "2012 Extinction"
- **Textes lus en musique**
- **Animation cubaine** le samedi à 18H30



ÉDITEURS :

Le Carnoplaste, Banquise et Comètes

Crash – Contes du soleil noir, d'Alex Jestiaire. Au Diable Vauvert. 9.99 €

Epuisée par une vie de travail forcenée, de boulots minables pour joindre les deux bouts, d'espoirs déçus et d'abandon, Malika perd le contrôle de sa voiture et sombre dans un coma libérateur. Dès lors son subconscient, parasité par la télévision de sa chambre d'hôpital, s'évade et Malika est propulsée au cœur des plus grandes catastrophes de l'époque. En parallèle, elle se souvient de cette intolérance qui a provoqué sa rupture avec Youcef alors qu'elle était enceinte, la plongeant dans le désarroi puis la solitude. L'avignonnais Alex Jestiaire s'est donné pour objectif de nous offrir "par la voix d'un narrateur-chroniqueur de notre temps, Maître Geek, un panorama de l'horreur contemporaine, horreur sociale bien plus que psychologique ou fantastique". Le but est atteint avec ce premier tome d'une série qui en comptera 5 en 2017.

Hound Dog a fait un rêve, de Marc Villard. Musée des confluences et éditions inventit. 12 €.

Début du 19^e siècle dans la région des Grands-Lacs en Amérique du Nord. Des guerriers Ojibwa tuent trois blancs qui s'étaient aventurés sur le territoire indien et enlèvent une jeune femme rousse qui plusieurs années plus tard deviendra l'épouse de Hound Dog. Pour rendre hommage à son valeureux guerrier elle lui confectionne un magnifique sac de perles que l'on retrouve en septembre 2001 à Manhattan dans les mains d'une descendante du couple. Ce sac brodé de très grande valeur doit servir à payer les frais d'avocat d'un petit braqueur malchanceux. Cette très belle histoire d'indiens constitue le 7^e volume de la collection Récits

d'objets qui accueille également Jean-Bernard Pouy en 2014.

Le Détective détraqué ou les mésaventures de Sherlock Holmes. Editions Baker Street. 18 €.

Depuis le début de ses enquêtes, le génial détective privé Sherlock Holmes inventé par le non moins génial Sir Arthur Conan Doyle a suscité d'innombrables pastiches et parodies, preuve de son immense popularité. Dans ce recueil de 20 nouvelles sous-titré les mésaventures de Sherlock Holmes et proposé par les bien nommées Editions Baker Street on découvre, sous la plume d'auteurs confirmés, un détective assurément différent puisque faillible. Il se fait voler sa montre par Arsène Lupin (Maurice Leblanc, 1907), se trompe de suspect (Jean Giraudoux, 1908), loupe une démonstration et se fait même emprisonner (R. C. Lehmann, 1903). O. Henry, René Réouven, Jack London ou Conan Doyle sont au sommaire de cette malicieuse anthologie.

Soleil Rouge, de Matthew McBride – Gallmeister. 21 €.

Le shérif avait trouvé par hasard le fric du dealer planqué sous la litière du chat dans sa caravane pourrie et l'avait escamoté pour aider sa famille. Il se doutait bien que la victime de ce vol officieux ne resterait pas sans réaction mais il n'avait pas imaginé le déferlement de violence qui allait suivre. Il faut dire que dans ce bled perdu du comté de Gasconade (Missouri), le commerce de méthamphétamine est fructueux, mais la drogue consommée sans modération par la moitié des autochtones rend fou trafiquants et acheteurs. Un robuste roman noir américain et rural avec des personnages bien campés.

Jean-Paul Guéry





93 panthers, de Jilali Hamham.

Rivages/Thriller. 20 €

Une nuit d'attentats sur les Champs-Élysées. Menés par un leader charismatique, des commandos très

organisés venus de la banlieue parisienne sèment la mort et la destruction sur la plus belle avenue du monde. À la suite de ce sanglant coup d'éclat, les 93 Panthers proclament l'indépendance de la Seine-Saint-Denis. L'État français est pris de court, d'autant qu'un élu est assassiné quelques jours plus tard sur le parvis de la basilique Saint-Denis, puis qu'un groupe de nationalistes vendéens rejoint la rébellion en menant une tout aussi sanglante prise d'otages... à la mairie d'Angers, lors d'une cérémonie officielle. Dans ce roman pensé et en grande partie écrit bien avant les attentats de Paris, Jilali Hamham joue avec les peurs et les fragilités de la société française, minée par l'injustice sociale et l'absence de projet national. Le jeune auteur qui a grandi dans le quartier de Verneau à Angers signe là un second roman noir violent et incisif, tant dans le style que dans le propos. 93 Panthers dérange et ne laisse pas indifférent. L'ouvrage est publié par les éditions Rivages et sous la direction de François Guérif lui-même. Ce serait même le dernier que cette autorité mondiale du roman noir ait supervisé chez Rivages. Ce n'est pas un hasard. Jilali Hamham joue déjà dans la cour des grands.

Jean-Yves Lignel / Le Courrier de l'Ouest

EN BREF... EN BREF... EN BREF...

19500 dollars la tonne, de J-H Opper. La manufacture de livres. 16.90 €. Parce qu'on a toujours besoin de métaux rares pour le marché électronique mais aussi pour le développement de l'industrie verte, la spéculation n'a plus de limites et les enjeux financiers et géopolitiques sont si importants que les grandes puissances jettent toutes leurs forces dans cette guerre sans nom. Une analyste de la CIA, un tueur à gages efficace, un trader de la City et un drôle de lanceur d'alerte, vont se croiser dans ce dangereux marigot des spéculateurs boursiers qui règnent en maître sur l'économie mondiale. Un thriller terrible et particulièrement bien documenté de Jean-Hugues Opper

Jean-Paul Guéry

ADIEU JEAN-LOUIS...

Jean-Louis Touchant, ancien président de l'association 813 de 1998 à 2007, est décédé le week-end du 7-8 janvier. Je me souviens comment Jean-Louis Touchant m'a accueilli au sein de 813, de ces moments chez l'imprimeur passés à mettre la revue sous pli dans une ambiance bon enfant, et aussi de sa gentillesse et de sa mauvaise foi légendaire qui me faisait souvent sourire – car comme nous tous, il avait l'heureuse imperfection des passionnés. De ces réunions au 22 boulevard Richard-Lenoir (il habitait le boulevard de Maigret !) à Paris. Jusqu'à ses derniers jours malgré son grand âge (il est né en 1929), il poussait lui-même sa voiture dans et hors de son garage car le fond était constitué de livres qu'il ne voulait détériorer par les émanations de son pot d'échappement. Il avait écrit en 2012 *Histoire véridique de 813*, sort de testament littéraire policier. Après Françoise Poignant c'est une autre figure majeure de la vie de cette association qui disparaît. Je n'ai qu'un seul regret, celui de ne pas avoir pris un dernier verre avec lui alors que je me l'étais promis quand j'avais croisé sa silhouette orpheline de sa femme Odette à l'occasion de la soirée des trente ans de la collection « Rivages-Noir ». C'est un amoureux des littératures policières qui a disparu. Un ami que je regretterai.

Adieu Jean-Louis.

Julien Védrenne



LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRÈRE

Deux romans pas vraiment polar, sans meurtre, sans assassin, sans flic ni privé, mais qui devraient plaire à tout amateur de noir, et surtout deux romans à l'énergie réjouissante.

Le premier **Révolution**, est français, de **Sébastien Gendron**. Georges et Pandora ont un point commun : ils bossent tous les deux dans l'agence Vadim intérim, une boîte bien pourrie qui les exploite jusqu'au trognon. Et cela pourrait continuer. Jusqu'à ce que, sur une erreur toute bête, Georges se retrouve avec une voiture, une liasse de billets et un flingue (après, accessoirement, avoir flingué le client). Et que Pandora soit à deux doigts de se faire lyncher suite à un boulot, dégueulasse de plus. Quand ils se croisent dans un bar, ça fait tilt, et ils décident que ça suffit. Et que leur cas n'est pas unique. Que le temps de la révolution est venu.

Ce n'est pas un roman pour amateur de Cluedo et d'intrigues millimétrées, mais si vous en avez votre claque des débats à la con, si vous avez déjà la nausée à l'idée de ce qui nous attend cette année, si la coupe est pleine, si vous avez encore la force de râler, de gueuler de vous indigner. Et si vous voulez le faire sans pleurnicher, mais avec une énergie jouissive et communicative, alors, oui, ce roman est pour vous. Ajoutez à cette rage, la description sans pitié mais extrêmement lucide du monde du travail, de l'humour (noir, l'humour), une fantaisie débridée et des scènes de bravoure beaucoup plus maîtrisées qu'il n'y paraît. Je n'ai plus qu'une chose à dire : Merci **Sébastien Gendron**, ce roman fait un bien fou.

Le second **Gabacho**, est le premier roman d'une très jeune mexicaine, **Aura Xilonen**.

Liborio a survécu à tout : à la misère mexicaine, à la traversée de la frontière, à l'errance dans le désert, à la traque des milices d'extrême droite... Quand il trouve un boulot sous-payé, exploité, dans une petite librairie vendant des livres en espagnol, la vie lui semble belle. Jusqu'au jour où il vole au secours d'une fille éblouissante, à l'arrêt de bus en face de la librairie. Dans le monde sans pitié où il vit, l'amour a-t-il une place ? Ne risque-t-il pas de s'attirer des ennuis, l'attention de la police avec le risque d'être renvoyé au Mexique ? De toute façon, il n'y peut rien, sa vie vient de changer irrémédiablement.

Voilà un bouquin indispensable à plus d'un titre. Pour commencer, en ces temps où, après avoir tenté plusieurs fois (au moins deux avec Reagan et Bush Jr.) de voir ce que pouvait donner un crétin à la Maison-Blanche, les Américains essaie

un fou furieux qui va construire un mur inutile entre les États-Unis et le Mexique, donner la parole à un de ces Mexicains vivant dans le sud des États-Unis est une œuvre de salubrité publique. Ensuite parce que l'écriture

de ce roman est emballante. Avec son narrateur, l'auteur nous embarque dans un tourbillon de *spanglish*, un mélange d'injures et du langage littéraire qu'il pioche dans ses lectures, avec un rythme époustouflant, une inventivité dans les termes, les mots et les tournures qui réveillent, fouettent les sens, écarquillent les yeux. Et puis quel personnage, quels personnages, et quelle histoire ! On en redemande, on voudrait continuer, on souhaiterait que ça ne s'arrête jamais. On a un roman noir sans meurtre, sans « intrigue », sans mystère à résoudre, mais avec un regard acéré sur ceux dont personne ne veut, avec la boxe, ce sport qui va si bien au polar, avec des êtres en marge, avec une magnifique histoire d'amour sans la moindre guimauve, avec une initiation, avec des lueurs d'espoir dans un tableau d'une noirceur totale, avec de l'humanité, de l'empathie, de l'humour, et surtout, surtout, une énergie terriblement communicative.

Jean-Marc Laherrère

Sébastien Gendron / Révolution Albin Michel (2017).

Aura Xilonen / Gabacho (Campéon Gabacho, 2015), Liana Lévi (2017), traduit de l'espagnol (Mexique) par Julia Chardavoine.



PAUL MAUGENDRE A LU POUR VOUS...

Patrick S. VAST : *Incarnatio*.

Éditions Fleur Sauvage. Parution le 14/112016. 208 p. 16,50 €. Version numérique 6,99 €.

Lorsqu'un auteur se laisse déborder par son personnage...

C'est ce qui arrive à James Simmons, dont le personnage récurrent de tueur en série Alex Shade lui a apporté un joli matelas de dollars, mais qui lui encombre depuis quelques temps l'esprit.

Alex Shade, le tueur à la hache, qui depuis dix ans sévit pour le plus grand bonheur de ses milliers de lecteurs de par le monde. James Simmons s'est immiscé dans une tendance littéraire qui lui a apporté le confort financier, et il s'est même installé à Paris, les lecteurs français étant les plus entichés de sa production.

Mais depuis quelques semaines il croit voir le personnage d'Alex Shade un peu partout. Il se sent traqué, et depuis une quinzaine de jours il s'est installé sur la Côte d'Azur, non loin de Nice, avec sa femme. La cité est réputée pour être la plus sécurisée de France et, pourtant, il disparaît. Sa femme est inquiète et aussitôt prévient les policiers. Ceux-ci se réfèrent aux bandes vidéo enregistrées, enfin celles qui fonctionnaient ce soir-là, car pour une raison ou une autre, il existe des lacunes dans le système de surveillance.

Seulement un ou des émules d'Alex Shade, le tueur à la hache, se manifestent et décollent quelques têtes, histoire de faire parler d'eux et de se faire plaisir. Un homme est ainsi pris pour cible par les policiers qui l'abattent alors qu'il s'enfuit. Légitime défense selon le commissaire, illégitime démente serait plus adéquat. Et comme d'autres meurtres sont perpétrés à Nice, c'est un autre commissaire qui est en charge de ces nouvelles affaires qui défraient la chronique. Les prétendants à la hache s'invitent dans le bal macabre des décolleurs de têtes.

Sur le thème très porteur du tueur en série, ceux que les lecteurs branchés appellent *Serial Killers* pensant que ce vocable est un mot français, Patrick S. Vast entraîne son lecteur dans une aventure diabolique, habilement et méticuleusement construite, accumulant les impasses afin de mieux répartir sur des voies royales. L'épilogue est particulièrement bien amené, mais en réalité *Incarnatio* est un roman-prétexte à double lecture.

Patrick S. Vast ironise, par personnages interposés, sur les auteurs qui pondent des ouvrages de six cents pages sur des tueurs en série en les mettant en scène par volumes

successifs, ne manquant pas de décrire sur cinquante pages et plus leurs pratiques, et cela plusieurs fois dans le même volume.

Il pointe également l'engouement du lectorat, surtout féminin, qui s'avère malsain, le lecteur arrivant à s'identifier à ce héros, ou plutôt antihéros. Mais il est vrai que ceci ne date pas d'aujourd'hui, car Fantômas, le génie du Mal, connut un véritable triomphe dès sa sortie. Le méchant fait toujours rêver et, par exemple, le magazine *Déetective* et d'autres revues font leur marché dans les faits-divers les plus sanglants et les plus glauques.

Mais revenons à *Incarnatio*, et ce qui se cache sous la couverture. L'un des tueurs, présumé pour l'instant et peut-être est-ce lui le coupable, est un ancien vétéran d'Afghanistan qui a connu lors d'une opération militaire un traumatisme qui lui a fait perdre la tête. C'est une image, mais pour ses compagnons d'arme, ce fut une réalité. Et souvent, surtout aux États-Unis, sont souvent catalogués comme terroristes des individus tels que lui. Mais bon, ceci n'est pas notre propos. Intéressons-nous au système perfectionné de vidéosurveillance, qui paraît-il doit permettre aux forces de l'ordre d'appréhender les individus peu scrupuleux mais qui en fin de compte ne sont pas si performants que cela car les inévitables erreurs de disfonctionnement n'ont pas été prises en compte. Sans oublier que parfois il s'agit de leurres.

Et les conflits entre policiers sont également évoqués, l'un des commissaires se montrant complètement barjot, tandis que son homologue est un homme réfléchi. Or la hiérarchie ne fait pas toujours confiance à ceux qui sont pondérés, la culture du résultat à tout prix agissant sur le mental du citoyen lambda, j'allais écrire moyen mais cela eut été peut-être péjoratif.

Patrick S. Vast pratique l'autodérision et l'ironie au second degré et si sur la quatrième de couverture sont référencés des auteurs de talents tels que Richard Matheson et Stephen King, et sans vouloir les déprécier, je pense que dans ce roman Patrick S. Vast possède une filiation avec Robert Bloch.

Paul Maugendre

LES DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Après la guerre, de Hervé Le Corre - RIVAGES « THRILLER » 2015

Bordeaux 1958. Descente de police opérée par le commissaire Darlac. Sous la menace de son pistolet, il intercepte un truand surnommé « Le Crabos », et le conduit à la gare avec ordre de filer en Espagne sans poser de questions. Ainsi agit le redoutable Darlac, flic pourri, compromis de multiples fois durant la dernière guerre, et toujours actif, toujours craint, car dépositaire d'innombrables secrets. Dans le même temps, Daniel, vingt ans, commence sa journée de travail dans le garage de Claude Mesplet. Le soir il retrouve ses copains au bistrot : Alain, Gilbert, Norbert et surtout Irène, fille de ses parents adoptifs. Souvent, Daniel demande à Roselyne sa mère adoptive, de lui parler de ses parents Jean et Olga emmenés en déportation... Il imagine qu'ils vont revenir... Il se met à pleurer.

Dans le même temps un homme rôde dans Bordeaux, le soir, avec un objectif très précis : se venger. Il se fait appeler André et travaille comme comptable. Avec ses copains, Daniel a un sujet de conversation récurrent : la guerre d'Algérie. Là-bas, c'est la lutte contre les terroristes. Alain n'en veut pas de cette guerre : un soir, il s'embarque sur un cargo norvégien ; une désertion.

Un autre soir, le bistrot d'Odette et Émile flambe. Darlac qui protégeait les tenanciers, pense qu'on lui déclare la guerre. Ne serait-ce pas cet individu qui rôde ? Il redouble d'ardeur pour faire parler les truands qu'il connaît. Ses recherches le mènent à Mazeau, un collègue qu'il apprécie peu. Celui-ci est coincé, et l'entretien vire au cauchemar quand Jeff, un gros bras à la solde du commissaire, blesse la femme de Mazeau. Darlac tue Jeff, puis contraint Mazeau à révéler le nom de son mystérieux protégé : Jean Delbos. Maintenant, tout est simple déclare Darlac à la presse : Mazeau, qui a disparu, a été enlevé par Delbos qui a blessé sa femme, etc. Reste à retrouver le coupable. Darlac fait appel à sa mémoire : il dirige ses recherches du côté des amis de Delbos - Roselyne, Maurice et Mesplet. Celui-ci reconnaît qu'un homme bizarre est venu porter une moto à réparer. Est-ce une piste ? Darlac parviendra-t-il à mettre la main sur Jean Delbos revenu de l'enfer des camps ?

Résumer ce beau roman n'est pas a priori facile : il est formé de trois parties entrelacées. L'intrigue principale raconte comment un ancien déporté est revenu des camps, affaibli mais bien décidé à faire payer les responsables de son exil. Il a changé de nom, personne ne le reconnaît. Lui,

retrouve un Bordeaux où flics ripoux et semi-voyous continuent à prospérer comme avant-guerre.

En ligne de mire : Darlac un commissaire aux méthodes expéditives qui excelle à manipuler ses collègues pour obtenir des résultats. Hervé Le Corre dresse un minutieux et effrayant portrait de flic brutal et sans scrupules. Les adjoints et hommes de mains ne valent pas mieux. La chasse à l'homme est impitoyable ; elle se termine cependant de façon inattendue. Autre versant du roman : le portrait attachant de Daniel, jeune homme sensible qui dit souvent regretter la « mort » de ses parents. Or, Daniel voit sa vie bouleversée par son départ en Algérie pour le service militaire. L'auteur fait une évocation saisissante et cruelle de cette guerre. Au début Daniel s'intègre ; au bout de quelques mois, il ne peut plus supporter de devoir tirer sur l'ennemi ; il déserte. Enfin Jean Delbos, le rescapé des camps, a une habitude : il écrit. L'auteur nous livre de longs extraits de son « Journal ». Jean y raconte son séjour à Paris en 1945, ses efforts pour retrouver la santé, son arrivée à Bordeaux. Il écrit : « J'ai marché dans la rue comme un étranger dans une ville que je connaissais par cœur ». Il avoue sa seule obsession : Darlac.

Ce roman, par la richesse et la complexité des personnages, son évocation du passé et du présent d'une ville attachante, le suspense maintenu jusqu'à la fin, constitue une œuvre fascinante. L'auteur possède une écriture précise ; il est à l'aise autant avec l'argot des faubourgs qu'avec le parler des salons. Un polar magistral qu'il ne faut pas manquer

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986), Paul MAUGENDRE (1986), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013) Julien VÉDRENNE (2013) et à titre exceptionnel pour ce numéro **Jean-Yves Lignel**

RELECTURE : Julien VÉDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984) - Grégor (2011)

N°185 - Mars / Avril 2017

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58